

Comment j'en suis venue à faire cette théorie ? Je ne vais pas dire des généralités du type « on vient tous de là », ou bien « la sexualité est une dimension importante de la vie »...

Si j'ai choisi de m'en occuper, c'est qu'il y a eu, à un moment, urgence pour moi, car le désir m'apparaissait comme un phénomène presque extérieur, un événement intrusif dans mon existence, accompagné de pas mal de peurs. Quelle liberté pouvais-je alors développer par rapport à mon désir ?

Au début, j'imaginai de faire un exposé théorique de type un peu universitaire, après avoir lu un bon nombre d'ouvrages parlant de la question. Il se trouve que je me vois comme un peu paresseuse, et j'ai préféré consacrer du temps à vivre plutôt qu'à lire sur le sujet. Je suis ensuite passée par une phase littéraire un peu descriptive de ce que je vis quand je désire ; je crois que c'était une étape nécessaire pour mieux comprendre de quoi il s'agit et pour célébrer une liberté nouvellement acquise.

Cette théorie sera donc très lacunaire, mais elle m'aura permis d'y voir plus clair, et j'espère qu'elle vous sera utile aussi.

Je commencerai par donner quelques jalons philosophiques, puis je tenterai de montrer comment les outils de Co-Libri peuvent nous aider à désirer comme personnes, autrement dit à développer un agir libre vis-à-vis du désir.

I Philosophie du désir

Il y a une tentation, parce que cela permet de se repérer et qu'on est habitué à penser comme ça, de passer par des définitions. Ainsi me suis-je demandé pendant un certain temps si le désir est plutôt un sentiment, ou une émotion, ou un phénomène physiologique. On peut imaginer bien d'autres questions du même type, et même y répondre, mais on ne sera pas plus avancés pour comprendre ce que nous vivons. Ce préalable posé, je vais tout de même vous faire une présentation

critique de deux philosophies du désir, une antique et une contemporaine, pour donner une vague idée du chemin parcouru.

A - Haro sur Aristote.

Il ne faudrait pas croire qu'Aristote est un piètre philosophe, dont le système théorique viserait à limiter la liberté humaine. Il s'agit au contraire d'une philosophie très claire, bien organisée, et qui porte sur de nombreux domaines. Dans *l'Ethique à Nicomaque*, il s'intéresse à la morale, et cherche à guider l'homme dans son comportement. Il part de l'hypothèse que chacun cherche son propre bien, mais que beaucoup poursuivent des chimères, et propose une idée de la vertu comme juste milieu entre des passions contradictoires. Ainsi, il dénonce la témérité comme la lâcheté, l'avarice comme la prodigalité...L'homme vertueux, conduit par la raison, vivrait en équilibre parmi ses prochains dans un monde démocratique. (Je rappelle au passage que la démocratie athénienne, c'est une élite de quelques milliers de citoyens mâles vivant sans travailler grâce à leurs esclaves).

Aristote définit le désir comme un manque physique ou moral. Il est en cela proche de l'étymologie : *de siderare*, c'est cesser de contempler les étoiles. D'emblée, il y a quelque chose de nostalgique dans ce terme, un renoncement à l'idéalisme. Rappelons que dans l'antiquité, la sphère des étoiles fixe est conçue comme parfaite et immuable.

De plus, il y a un paradoxe du désir, qui meurt d'avoir été assouvi, alors qu'il souffre de ne pas l'être. Pour Aristote et bien d'autres penseurs avant et après lui, c'est toute la problématique du désir : On ne désire que ce que l'on n'a pas, on s'efforce de l'obtenir, et une fois que c'est fait, on risque fort d'être déçu, ou bien on va assez vite désirer autre chose. L'homme guidé par ses désirs vivrait dans une quête incessante et sans doute assez frustrante en fin de compte. 2500 ans après Aristote, des publicitaires bienveillants s'efforcent de nous conduire vers cette surenchère et donc, d'une certaine façon, donnent raison à Aristote. (Que je prie de m'excuser pour avoir résumé aussi caricaturalement ses théories). Il y a cependant un problème, et même plusieurs.

- D'abord, on ne voit plus, dans cette définition, ce qui distingue le désir de l'envie. Mais je crois que sans que les deux termes soient employés, il y a une différence de fait : il y a un bon désir, dans *l'éthique* ; celui qui conduit l'homme vers des projets, lui permet d'avancer. Le problème, c'est d'en rester maître, c'est-à-dire comme souvent, d'avoir la bonne distance.
- La deuxième objection que l'on peut faire, c'est que cette théorie est très aristotélicienne. On ne peut, en toute bonne foi, le reprocher à l'auteur, mais certaines caractéristiques de la pensée aristotélicienne sont peu compatibles avec notre vision de l'agir libre. En effet, il s'agit d'une pensée essentialiste ; c'est-à-dire qu'Aristote ne se soucie pas de mon désir, ou du sien, mais du désir dans l'absolu, de ce qu'il est de toute éternité, de son essence. Or même si j'arrivais à dire très précisément ce qu'est le désir, quelles sont les caractéristiques qui le définissent, cela ne m'aiderait probablement pas beaucoup à développer un agir libre par rapport à la réalité de mon désir. Il est sans doute plus intéressant pour moi de raconter une occasion, à un moment donné, dans tel contexte. C'est le travail que l'on fait en entretien. Mais même en écrivant une théorie, je puis essayer, sans aucune modestie, de penser le désir comme une réalité vivante et complexe, inscrite dans le temps, plutôt que comme un concept désincarné et éternel.

B - Le désir comme force, comme élan

Si le désir occupe une grande place dans la littérature, on trouve assez peu d'ouvrages philosophiques sur ce thème. Bien sûr, la question est abordée, mais sans occuper un rôle central. Je n'ai pas fait de recherches bibliographiques poussées, mais j'ai lu un ouvrage écrit en 2000, *Théorie du corps amoureux*, de Michel ONFRAY.

Ce dernier dénonce avec virulence le dualisme et l'idéalisme qui imprègnent la pensée occidentale, et pour le faire, il passe par des philosophes matérialistes moins connus, dont la pensée est restée minoritaire : Démocrite, Diogène, Epicure, Lucrèce...

Je ne voudrais pas faire trop de paraphrase, mais je vais tenter de résumer sa démarche.

Dans la vision traditionnelle du désir, il y a l'idée de manque, mais au lieu d'être perçu d'un point de vue matérialiste, comme la faim ou la soif, le désir est interprété comme la marque d'une séparation entre l'esprit et le corps. Ainsi dans *Le Banquet*, dialogue où Platon met en scène un débat sur l'amour, le mythe de l'androgyné coupé en deux occupe une place de choix. On ferait l'amour pour retrouver sa moitié, son âme sœur. C'est une illusion plus répandue qu'on ne croit. Dans le même débat, le personnage de Socrate propose une autre théorie, où l'on passe par les corps pour accéder au Beau, et donc au Bon et au Vrai. On ne sort pas de l'idéalisme, ni du dualisme, et l'on va même s'y installer pour quelques centaines d'années, grâce à la récupération de l'idéalisme platonicien par les philosophes chrétiens. La vision psychanalytique du désir s'inscrit dans la même tradition : le désir se définit comme manque (en particulier pour la pauvre femme, dépourvue de pénis), et les pulsions sexuelles doivent être en partie sublimées pour que la vie en société soit possible.

Michel Onfray se livre à une entreprise de démolition aussi efficace que réjouissante de cet édifice qui on en conviendra, ne contribue pas à bien comprendre le désir physique : comment, avec une vision dualiste, penser un phénomène où, justement, tout est tissé ensemble : les émotions, les sensations, les sentiments, les idées...

Loin de considérer le désir comme un manque, il le situe du côté du trop, de la vitalité, de la puissance. La conséquence morale qu'il en tire est tout à fait libératrice : le désir étant aussi sain que la faim ou la soif, point n'est besoin d'en avoir honte. L'homme et la femme, en tant qu'individus, peuvent échanger du plaisir sur la base d'un contrat réciproque, sans qu'il soit nécessaire de convoquer des sentiments amoureux hypothétiques et vraisemblablement illusoires. Cela me rappelle une formule de LACAN : « L'amour consiste à offrir quelque chose que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. »

Michel Onfray nous propose clairement de revisiter le matérialisme antique, et d'en prolonger la tradition.

Mais c'est précisément là que ce situe, à mon avis, la limite de sa contribution. Je pourrais reprendre la même phrase que tout à l'heure en remplaçant le mot : « dualiste » par le mot « matérialiste » : comment, avec une vision matérialiste, penser un phénomène où, justement, tout est tissé ensemble : les émotions, les sensations, les sentiments, les idées... Onfray, auteur libertaire et féministe, propose, pour réguler le commerce charnel, une logique de contrat entre individus libres et indépendants. Un monde de célibataires tissant des liens amicaux, mais où l'amour, la famille, n'ont pas de place. Au risque de passer, au moins à ses yeux, pour une incurable traditionaliste, j'ai l'impression qu'il jette le bébé avec l'eau du bain.

Il me faut peut-être ici expliciter ce qu'est une vision matérialiste, par rapport à un point de vue phénoménologique. Je vais le faire de façon rapide et simpliste, mais vous trouverez aisément des compléments d'information dans les bons manuels de philosophie. Le matérialisme, on le voit dans l'exemple que j'ai donné, s'oppose à l'idéalisme. Au lieu de considérer qu'il existe un monde conceptuel au-delà de la matière, où résiderait l'essence des choses, il s'attache à connaître et à comprendre la dite matière.

La phénoménologie sort de ce dualisme matière/ idée, en considérant que toute pensée, tout objet, est de toute façon perçu par quelqu'un. Il n'y a pas de conscience en soi, mais une conscience de quelque chose. En d'autres termes, la seule chose à laquelle nous avons accès, c'est à notre interaction avec ce que nous pensons, percevons...La question de savoir s'il existe quelque chose au-delà du phénomène (ce qui nous apparaît) est sans objet. Pour mieux comprendre cette idée, on peut la rattacher à la notion de subjectivité où nous reconnaissons que nous ne pouvons pas avoir de point de vue objectif sur le monde, ni d'ailleurs sur nous même.

Je ne suis pas une spécialiste de la phénoménologie, et je ne prétends pas être capable aujourd'hui de vous faire une théorie du désir selon ce courant de pensée.¹ Mais c'est une piste que je souhaite ouvrir, car elle me semble plus respectueuse de la complexité (ce *tissé ensemble* que j'ai mentionné) de ce que nous vivons.

Me voici donc revenue à mon point de départ : mon expérience personnelle, et ce que je peux en dire. Vous avez déjà compris que je n'allais pas sortir de mon

¹ Il faudrait sans doute pour cela lire des ouvrages de Gilles Deleuze.

chapeau la définition du désir, ni même la mienne. En revanche, je vous invite à faire un petit détour par la poésie, la peinture, la musique, bref, par l'art, pour trouver ce qui vous convient comme manière de l'exprimer.

Et bien sûr, rien ne vous empêche de trouver vos moyens à vous de l'exprimer...vous le faites d'ailleurs, au minimum, dans vos gestes amoureux.

II Désir et Liberté

A défaut de pouvoir vous offrir une théorie plus complète sur le désir, je vais réduire la question à la manière dont nous pouvons nous former à agir plus librement dans ce domaine. Je précise tout de même que pour moi, le désir est bien une affaire d'élan, comme le souligne Michel Onfray.

Pour gagner en clarté, même si cela paraît un peu artificiel, je propose d'examiner la question à partir de la citation de Paul RICŒUR : Souhait d'une vie accomplie, avec et pour les autres, dans des institutions justes.

A - Vis-à-vis de soi même : progresser dans l'ascription² du désir

Je pourrai difficilement mener une vie accomplie si je suis dans une attitude de déni ou de complaisance vis-à-vis du désir. Il me paraît au contraire crucial, en dépit de la peur et de la confusion qui accompagnent souvent le désir, ou justement pour cette raison, de développer le plus de bienveillance possible. Cela demande parfois une rupture avec une culture familiale, religieuse, politique, universitaire...car nous sommes imprégnés de dualisme platonicien. La libération sexuelle des années septante a sans doute permis de soulever ce couvercle, mais pas forcément avec assez de tendresse et de distance pour éviter le travers de l'excès inverse : si jouir devient une injonction, où se situe la liberté ? Je me sens toute petite en écrivant ces lignes, car je crains de poser un jugement sévère sur une époque que je n'ai pas

² L'ascription, c'est l'opération qui consiste à se reconnaître comme auteur de sa vie (ce qui n'est pas la même chose que d'en être responsable). C'est une notion empruntée à Ricœur, qui pense que la personne se construit à partir du récit qu'elle fait de sa vie ; nous sommes les auteurs de nos actes, de nos pensées, de nos sentiments, et bien sûr, du récit que nous en faisons.

vécue. Je m'appuie tout de même sur quelques indices et quelques témoignages, que je ne veux pas détailler maintenant.

Il est clair pour moi que le désir n'est pas physique, pas plus qu'il n'est mental. Sinon, nous aurions des périodes de chaleurs, comme un certain nombre de mammifères, ou bien, nous n'aurions de désir qu'envers des personnes que nous trouvons raffinées, intelligentes... Ce qui n'est pas toujours le cas.

Pour que le désir ne m'apparaisse plus comme un effet qui m'est fait par l'autre, il me faut dire tout haut ce que je pense tout bas. Par exemple : j'aime bien sa façon de bouger, la forme de ses mains, le goût de sa peau...J'ai aussi tout intérêt, lorsque l'occasion se présente, à raconter ce que j'ai vécu, de la manière la plus précise possible, c'est à dire la plus proche possible de mes sensations. Ce n'est pas facile, car lorsque l'on parle de sexualité, nous avons l'habitude d'utiliser un langage médical, ou bien pornographique. De plus, il s'agit en général d'événements agréables, qui ne nous viennent pas forcément à l'esprit au moment des entretiens personnels.

Cela dit, ce moyen me semble être le plus efficace pour considérer nos désirs avec bienveillance. Je crois que cela m'a beaucoup aidé pour distinguer le désir des sentiments qui l'accompagnaient souvent : appréhension, gêne, timidité... et cesser d'imaginer que mon désir vient de l'autre. Je pense aussi que l'entretien nous aide à sortir du dualisme, si nous intégrons nos sensations à notre récit.

Il me semble qu'il y a une bonne part d'autosuggestion dans le désir, d'autant que sans être aussi contagieux que le bâillement, il l'est tout de même pas mal. Je suis l'auteure de toutes ces petites phrases qui me feront adhérer où pas au désir, de tous les regards, les sourires, les attitudes de séduction que je puis avoir.

On pourrait alors dans une vision maximale de l'ascription, se reconnaître comme auteur de ses phéromones, même si on ne les perçoit pas. Je pousse exprès le bouchon, pour qu'il vous soit plus facile d'admettre que nous pouvons nous ascrire les manifestations physiologiques de nos désirs. « En quoi cela m'est-il utile pour acquérir plus de liberté ? » me demanderez-vous.

Je pense qu'en se formant à une pensée moins dualiste, nous sortons de la confusion entre ce que nous faisons délibérément et ce que nous faisons librement.

Nous sommes souvent tentés de croire que la liberté est une affaire de choix, de volonté. Mais on décrète alors la primauté de l'esprit sur le corps ; cette vision des choses s'inscrit dans le dualisme rationaliste dont nous sommes pétris. Nous pouvons cependant ouvrir un espace entre l'impulsivité et le contrôle de soi volontariste : celui de la spontanéité, du lâcher-prise consenti. Si j'agis librement comme personne, le je dont il s'agit est un je global : tout moi se tend vers l'autre, se prépare à l'accueillir, avec ma chair, avec mes mots, et je ne vais pas rencontrer que le corps de l'autre.

Car désirer, c'est d'abord désirer quelqu'un, ce qui m'amène à mon deuxième volet de l'agir comme personne.

B - Vis-à-vis des autres

Que signifie-t-on lorsqu'on dit : « j'ai envie de toi » ? Le terme n'est pas sémantiquement correct, et il pourrait revenir à considérer l'autre comme un objet, que l'on souhaite obtenir. Je pense que certains l'emploient d'ailleurs dans ce sens là. Mais bien que le terme d'envie ne me paraisse pas adéquat, il renvoie bien au fait que le désir n'est ni un besoin, ni une volonté délibérée. De plus, je ne suis pas obligée d'entendre le « toi » comme une synecdoque pour « ton sexe ». Ce qui a suscité le désir de l'autre, ce peut être tout un style, une manière de se mouvoir, de parler, de regarder... Ce que certains penseurs³ appellent le geste : et que l'on peut résumer ainsi : « Le geste n'est pas envisagé comme une opération motrice particulière, mais bien comme l'ensemble de nos manifestations corporelles qui expriment par elles-mêmes (...) notre rapport à nous-même, à autrui et au monde. » En somme pour reprendre la théorie de Michel Onfray, je puis récuser la croyance selon laquelle le désir physique serait un appel de deux âmes à se rencontrer, je puis renoncer au mythe de la fusion amoureuse, sans réduire le désir et le plaisir à un acte purement charnel. Encore faut-il, pour ce faire, que je sois dans une certaine bienveillance envers l'autre et envers moi-même. En italien, on dit : *Te voglio bene* pour dire je t'aime.

Bien que l'implicite et le sous-entendu aient un certain charme, je crois que pour développer un agir libre il nous faut mettre des mots sur ce que l'on vit et le communiquer à l'autre. A condition, bien sûr, que la réciprocité soit possible, et qu'il y

³ Martin HEIDEGGER, et Michèle GENNART

ait un climat de bienveillance et de confiance entre les personnes. Je ne propose pas de passer du silence à la transparence, mais je crois que la parole nous aide à dédramatiser les choses, et surtout de se mettre d'accord sur nos intentions : la décision de passer à l'acte peut se prendre sur la base d'une discussion, d'un échange, plutôt que d'être laissée au hasard d'une soirée un peu arrosée...

L'intérêt de parler de ce que l'on ressent, c'est de sortir de la magie fusionnelle aussi bien que de la bestialité. Il m'est arrivé d'être déconcertée, voire dérangée par le décalage entre des déclarations romantiques et poétiques d'une part, et des rapports sexuels muets et obscurs d'autre part, avec le même partenaire ! C'est désormais une situation que j'évite en rompant le silence.

Là encore, nos outils de formation à l'agir libre nous seront précieux grâce à l'expérience de la réciprocité dans les entretiens et les groupes de communication, et d'une manière globale, au travail sur la présence à soi. Lorsque je m'exerce à communiquer ou à exprimer ce que je me dis tout bas, cela me facilitera sans doute la tâche pour dire à mon partenaire ce qui me plaît ou me déplaît.

Il me semble que cette attitude, si elle est tout à fait compatible avec l'idée de contrat proposée par Michel Onfray, permet aussi de dépasser son point de vue. Comme je l'ai mentionné tout à l'heure, sa vision des rapports entre les genres me semble un peu sèche. Elle fait surtout l'impasse sur une réalité biologique et sociologique : on fait aussi l'amour pour faire des enfants ; je dirais même plus : on désire parfois en avoir !

Dans l'absolu, on peut imaginer une éducation libertaire et communautaire détachée de la cellule familiale conservatrice. Ursula Le Guin en propose un modèle dans *Les dépossédés*⁴. Mais on ne vit pas dans l'absolu, et je crois par conséquent que le couple et la famille, quoiqu'on en dise, ont encore de beaux jours devant eux, même si ce sont souvent des couples éclatés et des familles recomposées.

L'idée d'un amour entre personnes capables d'explorer l'intimité de l'autre, d'y chercher le nouveau et le familier, de se le dire et de se le raconter, me paraît à tout prendre moins irréaliste et plus humaniste que de supprimer la dimension amoureuse. D'autant que loin d'être un absolu, l'agir comme personne se présente

⁴ Ursula LE GUIN, *Les dépossédés* éditions Lafont, Paris, 2000.

plutôt comme un horizon que nous pouvons atteindre ponctuellement, vers lequel nous pouvons tendre.

C- Dans des institutions justes

Tout d'abord je souhaiterais poser que le désir n'a pas de limite. On peut désirer n'importe qui, et fantasmer n'importe quoi, la seule limite se situe au niveau du passage à l'acte. (Remarque : je me situe ici dans une perspective franchement laïque : les dix Commandements préconisent en effet de ne pas convoiter la femme d'autrui). Je crois même que c'est à cause de cette absence de limite que nous avons parfois peur de nos désirs. C'est en tout cas un modèle qui imprègne nos schémas de pensée : Freud a beaucoup choqué en son temps en révélant la sexualité infantile et en parlant des pulsions. Tout en concevant le désir comme manque et en soulignant la nécessité de la sublimation et du surmoi qui vient poser des interdits structurants, Freud affirme que l'on ne peut faire fi de la dimension pulsionnelle et qu'il faut, pour préserver un équilibre, laisser l'individu satisfaire en partie ses désirs. Nous restons cependant dans une perspective traditionnelle, celle du contrôle de soi par la volonté.

Or si l'on sort de ce point de vue moraliste, on est bien obligé de constater que pour certains, la réciprocité n'a aucune valeur ou qu'en tout état de cause, satisfaire ses envies est une valeur qui prévaut sur les autres.

Dès lors, c'est à la société et à ses institutions de réguler les rapports sexuels. Le désir étant virtuel, seul les passages à l'acte sont condamnés. Je pense que c'est une bonne chose et je m'inquiète d'une dérive puritaine qui verrait l'expression verbale du désir comme une première étape du harcèlement sexuel. Le cadre posé est que tout est permis entre adultes consentants. Il me semble que c'est le moins mauvais, mais il y a sans doute un travail à faire pour que cette loi soit respectée :

- Le terme d'adulte juridiquement ne pose pas de problème puisqu'il se calque sur l'âge de la majorité. On peut cependant observer qu'affectivement, certains ne deviennent jamais adultes. De plus, la majorité sexuelle est dissociée de la majorité civique.
- Le terme de consentement est de loin plus compliqué ; on le comprend tout de suite en citant le vieil adage : 'qui ne dit mot consent' Pour que le

consentement soit libre, il faudrait modifier bien des institués, notamment sur les rapports entre les genres et entre les classes sociales. La secrétaire qui consent à coucher avec son patron, car elle en espère une promotion, le jeune homme qui cède à l'admiration qu'il éprouve pour son professeur d'université, consentent-ils librement ?

Comment construire une réciprocité dans une situation de hiérarchie ?

Je ne crois pas que l'on puisse progresser beaucoup sur ce chapitre en rédigeant des lois sur le harcèlement, même si cette étape est peut-être utile. Vous avez compris où je veux en venir : nous aurons d'autant plus de chance de vivre la dimension personnelle de notre sexualité que nous aurons des institutions justes.

Pour cela, tout le travail que nous pouvons faire sur l'aide aux changements institutionnels est le bienvenu, lorsqu'il a pour cible les habitudes sexistes et dualistes

Conclusion

Chacun de nous dispose donc de la boîte à outil pour agir plus librement, y compris dans le domaine du désir et du plaisir sexuel. Il est d'autant plus intéressant d'y travailler que c'est un aspect de notre vie qui reste en partie sauvage, inapprivoisé. L'idée d'agir librement tout en lâchant prise me semble un bon moyen, de montrer que la liberté dont on parle n'est ni celle du vouloir ni celle de l'envie. Je suis d'ailleurs persuadée que cela ne s'applique pas qu'au désir sexuel, mais aux désirs en général : désir d'enfant, de voyage, de création artistique, et peut-être même désir de vivre en dépit de tout ce qui entrave notre liberté d'agir comme personne.

Alice Quéchon, mars 2007